

LA LUTTE POUR L'EXISTENCE

et

L'Association pour la Lutte¹

IV

La lutte pour l'existence et « l'association pour la lutte » dans l'espèce humaine.

Comme tous les êtres vivants dont nous avons déjà parlé, l'homme soutient contre le milieu extérieur, contre les végétaux et les animaux, et surtout contre ses semblables, une lutte pour l'existence qui commence dès sa première apparition dans l'œuf et ne se termine qu'à l'heure de la mort. Je n'ai pas l'intention de vous exposer tous les détails de cette lutte ; le temps ne me le permet pas, et ce serait inutile. Il me suffira d'en retracer les lignes principales.

Il n'est pas d'animal qui s'expose autant que l'homme aux vicissitudes du milieu extérieur ; il n'en est pas non plus sur lequel ce milieu produise d'effets plus désastreux. Adaptée au milieu détermine dans lequel s'est écoulée l'existence de ses ancêtres, chaque race d'hommes ne peut, sous peine de danger, s'exposer à un milieu différent. C'est cependant ce que font la plupart d'entre elles, surtout parmi les plus civilisées, c'est-à-dire celles qui, s'étant créé le plus de besoins, sont condamnées à faire le plus d'efforts pour arriver à satisfaire ces besoins. Il est à peine nécessaire de vous rappeler, en passant, la destruction rapide des Européens qui, nés dans les régions tempérées du globe et adaptés aux conditions de ces régions, s'en vont courir après la fortune, dans les pays brûlés par le soleil des tropiques et de l'Équateur ou des contrées glacées, et à peine éclairées des pôles.

Sous nos climats eux-mêmes, les conditions extérieures sont d'autant plus funestes aux hommes qu'ils sont davantage placés par le besoin dans la nécessité de ne tenir aucun compte des variations de la température.

Cette lutte contre le milieu extérieur, si funeste aux individus envisagés isolément, est-elle, au moins, favorable à l'espèce humaine ?

¹ La Lutte pour l'Existence et l'Association pour la lutte (Étude sur la doctrine de Darwin), par J.-L. de Lanessan. — Paris, Octave Doin, éditeur, 8, place de l'Odéon.

entraîne-t-elle quelque progrès de cette espèce ? En aucune façon. Bien loin de servir, comme on serait tenté de le croire, en adoptant sans contrôle les données générales de la doctrine de Darwin, à une sélection progressive des hommes, elle agit dans une direction absolument opposée.

Ce sont, en effet, les hommes les plus robustes, les plus énergiques, les plus ardents au travail intellectuel ou matériel qui s'exposent le plus volontiers aux dangers de la lutte contre le milieu extérieur ; c'est sur ceux-là par conséquent que porte particulièrement l'action redoutable des variations brusques des conditions cosmiques, tandis que les faibles et les paresseux, qui sont aussi presque toujours riches, mis à l'abri du danger par des soins et des précautions de toutes sortes, échappent au péril, se multiplient à l'aise et perpétuent leur faiblesse ou leur paresse.

Ainsi, de même que pour les autres êtres vivants, la lutte contre le milieu extérieur est davantage nuisible qu'utile à l'espèce humaine ; si elle entraîne une sélection de certains individus et de leur descendance, c'est celle des faibles et des indolents. C'est une évolution descendante et non une évolution ascendante qui résulte de cette sélection.

Je ne dirai rien de la lutte que l'homme soutient contre les végétaux. Ceux-ci sont d'autant plus dangereux pour lui qu'ils sont de taille plus minime. C'est seulement depuis quelques années que la science a pu soupçonner les dangers qui nous viennent de ces adversaires infiniment petits, dont l'homme le plus robuste ne peut pas davantage se préserver que le plus faible.

La lutte de l'homme contre les autres animaux a une importance beaucoup plus grande au point de vue spécial qui fait l'objet de cette conférence.

L'homme descend, sans nul doute, d'ancêtres qui, comme la plupart des singes actuels, avaient un régime à la fois végétal et animal, et n'étaient, par conséquent, que très imparfaitement armés, soit pour l'attaque, soit pour la défense.

Pour compenser cette supériorité relative, deux choses étaient nécessaires : l'intelligence et l'association. N'ayant pas la force redoutable des carnassiers véritables, nos ancêtres ne pouvaient se procurer les animaux nécessaires à leur alimentation et échapper eux-mêmes aux grands carnivores qu'en employant la ruse, dans l'attaque comme dans la défense. Les plus rusés, c'est-à-dire les plus intelligents, se nourrissant plus facilement et échappant ainsi davantage aux attaques des animaux, il se fit une sélection lente, consistant en ce que les individus les plus intelligents se perpétuaient, tandis que les autres disparaissaient sans laisser de postérité. De là une évolution ascendante, lente, il est vrai, mais constante, des races humaines, au point de vue de l'intelligence.

Tout à la vie en société, elle a certainement toujours été l'un des caractères les plus importants de nos ancêtres. Je vous ai déjà fait

remarquer que les animaux carnassiers les plus forts et les plus féroces, ceux qui ont besoin d'une quantité relativement considérable d'aliments, vivent dans un état d'isolement relatif, rendu nécessaire par leur mode d'alimentation. Quant aux animaux qui, comme nos ancêtres, sont de mœurs plus douces et vivent en partie de fruits ou d'herbes, ils sont condamnés à former des sociétés plus ou moins étendues, sous peine de disparaître fatalement, au bout d'un temps plus ou moins long, dans la lutte pour l'existence contre les ennemis de toutes sortes qui les entourent.

Je considère comme une grave erreur l'opinion adoptée aujourd'hui par tous les naturalistes et anthropologistes, d'après laquelle la famille aurait constitué jadis et constituerait encore aujourd'hui la base des sociétés humaines. Je n'ai nullement la pensée d'attaquer ce que l'on appelle actuellement la famille ; je me place sur un terrain exclusivement scientifique ; j'étudie l'homme et ses sociétés comme j'ai étudié les végétaux et les animaux, et je formule les résultats de mon observation sans me préoccuper d'autre chose que d'en démontrer l'exactitude.

En me plaçant au point de vue exclusif du naturaliste, il m'est facile de constater que, dans les sociétés humaines, comme dans celles des autres êtres vivants, il existe toujours un antagonisme marqué entre les intérêts de la famille et ceux de la société. Qu'il me suffise de rappeler un phénomène offert par presque tous les peuples sauvages actuels. La famille y est tellement étroite et si exclusivement préoccupée de ses intérêts, que les rapports de famille à famille sont souvent extrêmement difficiles et que les mariages entre familles ne s'effectuent que par un rapt véritable des femmes ou, tout au moins, à l'aide d'une série de formalités qui ne sont que les restes des anciennes habitudes de rapt et de viol.

D'abord limitées aux rapports des familles entre elles, ces habitudes se sont, pour la plupart des cas, étendues aux tribus et se montrent encore sous cette forme dans un grand nombre de pays.

Je vous montrerai tout à l'heure que, dans nos sociétés les plus civilisées, l'antagonisme entre les intérêts familiaux et les intérêts sociaux est, encore aujourd'hui, tellement prononcé, qu'il constitue l'un des plus grands obstacles à l'évolution individuelle et sociale des races humaines.

Nos ancêtres ne se bornaient pas à former des sociétés d'individus semblables ; ils imitèrent encore l'exemple des animaux et des végétaux, et constituèrent avec certains animaux des associations dont l'importance a été très considérable au point de vue de l'évolution de notre espèce. Le chien, le faucon, etc., devinrent les auxiliaires de l'homme dans sa chasse aux autres animaux, tandis que le bœuf, le cheval, le mouton, lui fournissaient, les uns le moyen de ménager ses forces, les autres une alimentation régulière.

Mais ce sont là des faits sur lesquels je ne

veux pas insister ; je me borne à les signaler en passant, pour que vous saisissiez mieux les analogies qui existent, jusque dans les plus minimes détails, entre l'homme et les autres êtres vivants, et pour que vous soyez bien convaincus que l'homme n'est nullement un être à part dans la nature et qu'il ne se produit pas en lui un seul phénomène que ne présentent avec une intensité plus ou moins grande les animaux dont il descend et dont il n'a fait que recueillir et accroître l'héritage. Je reviens aux sociétés humaines.

A un plus haut point que les sociétés animales supérieures, les sociétés humaines eurent de tout temps pour base non seulement la nécessité et la sélection inconscientes, mais encore l'intérêt conscient de leurs membres et cette forme particulière d'affection que j'ai nommée plus haut la sociabilité, affection qui, comme tous les autres sentiments, s'accrut graduellement à mesure que les races humaines évoluaient vers l'état qu'elles ont atteint aujourd'hui.

Quant à leur organisation, elle rappelait sans nul doute, au début, celle des sociétés d'animaux dont l'homme n'était qu'une forme un peu plus parfaite. C'est-à-dire que ces êtres se groupaient, comme le font actuellement les chiens, les bœufs, les chevaux sauvages, autour de chefs plus robustes ou plus intelligents, plus hardis dans l'attaque et plus rusés dans la défense.

Le sentiment de domination, propre à tout animal, ne pouvait manquer de se développer chez les chefs et leurs descendants, qui, exploitant la crainte ou la paresse des autres individus, ne tardèrent pas à former, dans chaque société un peu étendue, une caste belliqueuse, courageuse et forte, que plus tard on désigna sous le nom d'aristocratie.

Les familles qui avaient pris ainsi une place prépondérante dans un groupe social humain avaient tout intérêt, d'une part à favoriser chez les autres individus le développement du sentiment de la crainte, à les tenir éloignés des luttes de la guerre et par conséquent désarmés, d'autre part à conserver leurs propres qualités, par une transmission héréditaire soigneusement réglée.

La société fut désormais divisée en deux catégories bien distinctes : l'une composée d'un petit nombre de familles ne s'alliant qu'entre elles, ne se livrant qu'aux exercices de la chasse et de la guerre, conservant avec un soin jaloux le droit exclusif de porter des armes ; l'autre, formée de la masse de la société, composée d'individus condamnés à tous les travaux pénibles et façonnés, par une sorte d'élevage convenablement réglé, à une obéissance tout à fait semblable à celle des animaux domestiques. Cette habitude d'obéissance créa, au bout d'un certain nombre de générations, un caractère spécifique, se transmettant par l'héritage, comme la forme de la face ou la couleur de la peau.

Ces deux catégories de membres d'une même société constituent dès lors, à nos yeux, non point de simples castes, comme l'admettent les historiens, mais de véritables races, caractérisées, l'une par la force, le courage, l'habileté guerrière, l'esprit de domination et de commandement, l'autre par la faiblesse, la peur et la plus grossière inhabileté militaire, et surtout un servilisme se transmettant par hérédité comme l'esprit de domination de la race aristocratique.

(à suivre)

LANESSAN.

LA PATRIE

Aujourd'hui, j'ai tiré au sort, comme on dit, et le sort m'a été défavorable. J'ai amené le numéro 5. Malgré les observations de madame Lecautel, mon père ne veut pas que je sois soldat. Je ne crois pas, pourtant, qu'il ait des pré-

bottes. Il avait aux doigts une quantité d'anneaux d'or et de bagues. Ils marchandèrent longtemps, franc à franc, son à sou, s'animant, s'injuriant, comme s'il se fût agi d'un bétail, et non point d'un homme que je ne connais pas, et que j'aime, d'un pauvre diable qui souffrira pour moi, qui sera tué peut-être pour moi, parce qu'il n'a pas d'argent. Vingt fois, je fus sur le point d'arrêter cet écœurant, ce torturant débat, et de crier : « Je partirai ! » Une lâcheté me retint. Dans un éclair rapide, j'entrevis l'existence horrible de la caserne, la brutalité des chefs, le despotisme barbare de la discipline, cette déchéance de l'homme réduit à l'état de bête fouaillée. Je quittai la salle, honteux de moi, laissant mon père et le négrier discuter cette infamie. Une demi-heure après, mon père me retrouva dans la rue. Il était très rouge, très excité, ronchonnait en hochant la tête.

— Deux mille quatre cents francs !... Pas un sou de moins !... C'est un vol... un vol !

Toute la journée, Pervençères a été en rumeur. Des bandes de conscrits, leurs numéros fièrement piqués à la casquette, enrubannés de nœuds flottants et de cocards tricolores, ont parcouru les rues en chantant des chansons patriotiques. J'avise un petit garçon, fils d'un fermier de mon père, et je lui demande :

— Pourquoi chantes-tu ?
— J'sais pas... j'chante !...
— Tu es donc content d'être soldat ?...
— Non, bien sûr... J'chante parce que les autres chantent.
— Et pourquoi les autres chantent-ils ?
— J'sais pas... Parce que c'est l'habitude quand on est conscrit...
— Sais-tu bien ce que c'est que la Patrie ?

Il me regarde d'un air ahuri. Evidemment, il ne s'est jamais adressé cette question.

— Eh bien, mon garçon, la Patrie, c'est deux ou trois bandits qui s'arrogent le droit de faire de toi moins qu'un homme, moins qu'une bête, moins qu'une plante : un numéro.

Et vivement, pour donner plus de force à mon argumentation, j'arrache le numéro et en frotte le nez du paysan, et je poursuis :

— C'est-à-dire que pour des combinaisons que tu ignores et qui ne te regardent pas, on t'enlève ton travail, ton amour, ta liberté, ta vie... Comprends-tu ?
— P'tête ben !...

Mais il ne m'écoute pas, et suit, d'un air inquiet, le bout du carton que ma main promène en zig-zags, dans l'air, et timidement :

— Rendez-moi mon numéro, dites, monsieur Sébastien !

— Tu y tiens, alors, à ton numéro ?
— Dame !... ben sûr que j'y tiens... Je l'mettrais sur la cheminée, à côté de l'image de ma première communion.

Il le repique à sa casquette, regagne son groupe et se remet à chanter.

Je l'ai revu, le soir. Il était ivre et portait un drapeau dont les franges traînaient dans la boue...

Ah ! que j'ai quelquefois envié les ivrognes.

Sébastien Roch, par OCTAVE MIRBEAU.

On y était habitué, personne n'y faisait attention. Un des spectacles de Londres était la prison de Bridewell où les visiteurs et les curieux assistaient à la bastonnade. Ailleurs on les exposait au pilori et la multitude les assaillait de ses moqueries. — Mais on a changé tout cela. Nous sommes bons à présent pour les femmes. Qui s'aviserait de les surmener, de ne pas leur donner un salaire convenable, de les traiter sans considération ? Notre siècle est généreux. Nous allons même loin dans notre croisade humanitaire : si un maître d'école bat son élève, les journaux s'emparent du fait et inventent des histoires pour réveiller la vindicte populaire ; on va jusqu'à raconter qu'il lui a coupé les orteils ou arraché l'oreille, dans l'ardeur de son *argumentum baculum*. Nous ne voulons plus qu'on fouette les gamins ni qu'on batte les ânes, les chiens, les chats. Il est même question de protéger le renard, le lièvre, le lapin, le furet, l'hermine, le faisan, la perdrix et le coq de bruyère. On ne maintiendrait donc pas le « dressage » si c'était une cruauté, comme d'aucuns le pensent.

D'abord les femmes que l'on « dresse » ne s'en plaignent pas et n'écrivent pas aux journaux : elles savent que le moindre mot serait un signal d'expulsion. Mais pour peu que vous vous intéressiez à l'une d'entre elles, observez-la quand elle subit ce châtement réputé « nécessaire ». En premier lieu comme elles sont assises pour coudre d'ordinaire toute la journée, elles ne peuvent sans malaise rester debout seulement une couple d'heures ; le malaise devient une souffrance et la souffrance une torture, quand la position se prolonge. La malheureuse fait porter le poids de son corps tantôt sur un pied tantôt sur l'autre, ils enflent bientôt tous les deux, le dos et les épaules s'affaissent, la tête s'alourdit, tous les membres sont douloureux, pas un os que l'on ne sente, pas un muscle qui ne soit tendu, toutes les articulations sont enflées ; après quelques heures de « dressage » la figure est congestionnée, les lèvres et les mains tremblent, les yeux ont un éclat inaccoutumé.

Autre chose : les ouvrières ont généralement pour déjeuner du pain et un peu de beurre, et pour dîner du pain avec, quelquefois, un morceau de poisson frit, c'est bon marché et nourrissant, arrosé d'huile ainsi que l'aiment les Beni-Yakoub. D'autres prennent du thé avec du pain beurré. Si elles sont retenues à l'atelier et privées par cela même de leur second